

AND HOME stock Farm, Ile, Wayne Co., Mich. I & FARNUM, FARMERS



ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.0

12eme. ANNEE No 63

OTTAWA, MERCREDI 8 AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le Prince Napoleon

EXTRAITS DES MEMOIRES INEDITS DE GEORGES THIÉHAUD

(Suite)

L'OPPOSITION DU PARTI VICTORIN

D'autre part, l'opposition contre le prince et son parti était formidable, et les reproches qu'elle formulait contre eux étaient de nature à décourager les adhérents.

J'avais eu l'occasion de rencontrer bien des personnages qui s'étaient éloignés du prince, rebutés par ses boutades ou paralysés par son intransigeance à l'endroit des alliances électorales. Leurs doléances étaient aigres et leur réquisitoire ne variait guère.

« Oui, disaient ils, grande valeur, mais voyez, malgré sa grande valeur, il est seul ! Il fait de la politique d'isolé. Il aurait pu nous avoir tous derrière lui, à la condition de tenir un peu compte de ce que nous avons été, sinon de ce que nous sommes, de nous traiter avec quelques égards, dus, sinon à nos personnes, du moins à notre vieille fidélité et à nos longs services.

« Républicain, poursuivaient ces critiques, il croit l'être, mais il l'est mal à propos et hors de saison, comme il a fait tout ce qu'il a fait, faute de consulter et de s'entendre. Il a beau vouloir faire le républicain, il n'en est pas moins entré par la force des choses et les hautes sélections de l'histoire dans la grande famille des souverains. Son père était roi de Westphalie ; sa mère était cette admirable princesse Catherine de Wurtemberg, dont la biographie est impossible à écrire, tant, le premier jour de son mariage jusqu'à celui de sa mort, règne sur sa vie la note uniforme et monotone de l'épouse résignée et de la mère invinciblement attachée à ses devoirs. Sa femme enfin, princesse de la plus vieille maison royale d'Europe, l'apparent à presque toutes les dynasties et l'a fait de sa main, genre de Victor-Emmanuel, beau-frère du roi d'Italie, beau-frère du roi de Portugal, beau-frère d'un roi d'Espagne, tandis que d'un autre côté il a pour cousin germain, près du Pape, le cardinal Bonaparte.

« Et c'est dans de telles conditions, s'exclamaient on qu'il est jeté dans les 363 et qu'il a écrit sa lettre sur les décrets, alors qu'on commençait à oublier ses vendredis sacrilèges ! Personne n'a pu tenir devant ses impérieux caprices d'intelligence et de caractère : la princesse Clotilde vit retirée à Moncazier, son fils aîné lui-même a quitté la maison paternelle, et pour que le parti impérialiste ne disparût pas tout entier sous les rebuffades de son père, il a dû se constituer à l'état de préntendant, héritier du Prince Impérial.

« Bref, concluaient-ou, nous sommes pour l'Empire tel que nous l'avons servi, tel que le Prince Impérial l'eût continué, tel que le prince Victor l'accepte et le revendique, à l'encontre du prince Napoléon qui le répudie et qui, après n'avoir cessé de faire sous l'Empire de l'opposition à l'Empereur, se laisse lui-même de nous ne savons quel retour au Consulat qu'il n'est plus de nos jours ni de notre époque.

« Nous sommes les adversaires de la République et le prince Napoléon est républicain ; nous sommes catholiques, il est libre-penseur ; nous ne pouvons donc pas nous accorder.

« En nous mettant avec le fils, nous n'avons pas entendu suivre des règles d'hérédité non plus que les lois. Nous avons entendu avoir à notre tête un Napoléon plus conservateur, plus actif et plus populaire que son père. Et croyez bien, ajoutait on, que lorsqu'on vote pour Napoléon, ou vote pour l'Empire et pour l'Empereur et non pas pour la République. On ne refait pas l'œuvre d'un siècle, sous prétexte qu'il y a eu des proclamations républicaines du général Bonaparte et des monnaies républicaines à son effigie. »

Toutes ces critiques, dont quelques unes, malgré leur sévérité, paraissent assez judicieuses, ne réussissaient pas à modifier mon impression, à savoir que si les idées du prince étaient personnifiées par un homme moins discuté, plus neuf et plus populaires, elles auraient sur la foule le mordant qu'elles méritaient.

Il y avait là, surtout me semblait-il, une idée d'un attrait presque immédiat pour le cerveau populaire, celle de l'élection directe du Président de la République. Les divergences, même sérieuses, existantes entre le prince et les impérialistes ne suffisaient pas à expliquer pourquoi ces derniers se privaient du bénéfice d'une telle plateforme.

Elle devait leur servir pour résister à la fois aux royalistes et aux républicains C'était un programme démocratique et républicain tout trouvé, puisqu'il était leur depuis près d'un siècle. Ils n'avaient pas besoin de boire au verre d'autrui, ils avaient leur verre. Ils n'avaient à chaquer aucune palinodie. Personne n'innovait rien. On continuait la tradition même du parti. On pouvait même prétendre encore et soutenir, avec Emile de Girardin, que malgré ses velléités d'hérédité, auxquelles les faits n'avaient jamais fait droit, l'Empire n'avait été par ceux qui l'ont fait, faites transitoires de la République ; que le principe fondamental de l'élection directe est un principe absolument républicain, aux Etats-Unis, impliquant la reconnaissance et l'adoption de la forme républicaine. Des lors, les impérialistes n'avaient pas besoin d'entrer dans la République ; ils y étaient ! Ils n'avaient pas besoin de prendre à sa porte des postures de solliciteurs éconduits, lorsqu'en vertu du dogme démocratique dont ils étaient les détenteurs, ils pouvaient devenir les maîtres.

Mais ne se produisait-il pas chez les impérialistes un fait d'évolution dont les intéressés eux-mêmes ne se rendaient plus compte ? L'évolution classique, qui pousse les partis démocratiques déjà anciens à émigrer vers les aristocraties constituées, se manifestait ici le parti bonapartiste avait perdu, en tant que parti, son caractère démocratique et ses cadres dénatés essaïmaient maintenant vers d'autres sphères sociales.

La noblesse d'origine impériale, tous les hauts fonctionnaires du régime, les anciens membres du Sénat et du Corps législatif, les officiers, les lettrés, les artistes, les simples viveurs, les femmes, tout ce monde impérial que le 4 Septembre avait et moins d'une heure précipité dans le néant, essayaient maintenant, la bourgeoisie passée, de se retrouver, de se ressaisir, de se rattacher par mille contrats divers et mille transactions variées, à la haie vie et au classement supérieur que leur avait créés l'Empire.

Cet état-major pouvait-il recommencer dans les ateliers et les campagnes la propagande des idées démocratiques, qui, par deux fois avait amené l'élection populaire d'un Napoléon ? Non, au point où l'on en était, il était bien plus simple de se rendre et de se transiger.

Une des formes les plus involontaires et les plus curieuses de cette tendance de l'état-major avait été le projet de faire adopter le Prince Impérial par le comte de Chambord.

Une des formes les plus caractéristiques de la réaction démocratique des masses avait été le succès incontestable des campagnes évangéliques de Jules Amigues.

Il est clair que l'attitude malséante, intransigeante, inflexible du prince Napoléon qui, sans avoir le sens socialiste, entendait demeurer le Napoléon traditionnel de l'atelier bonapartiste, et non le Napoléon joi cœur du salon royaliste, devait gêner singulièrement son évolution naturelle.

N'était-ce pas là une des causes d'antagonisme entre le prince Napoléon et l'ancien état-major de l'Empire.

L'ÉTAT-MAJOR VICTORIN

Au surplus, combien vieilli, combien fatigué et inerte, cet état-major impérialiste, autrefois si vibrant et si audacieux ! Un seul souci en tête, celui de la réaction. Et à quel prix ? Au prix d'une abdication presque totale entre les mains des royalistes alliés de l'union monarchique, ceux ci fournissant les candidats qu'ils avaient à foison, les autres fournissant les électeurs, qu'ils ne savaient plus inspirer ni conduire.

D'une législatrice à l'autre, les rares journaux bonapartistes faisaient mine de dénoncer cette alliance immorale et improductive. Mais à l'approche des élections bien vite on se repatriait pour la répartition des sièges et la subvention des candidats. Le groupe de l'Appel au peuple, fondant à vue d'œil dans les través de la Chambre, au profit du groupe royaliste, témoignait ainsi de ses défaillances dans les négociations, de ses pertes et de ses sacrifices.

Aucun des membres de l'état-major impérialiste ne se faisait d'ailleurs la moindre illusion sur les chances du Prince Victor. Ceux-là mêmes qui avaient suscité sa dissidence conservaient à son égard à peine le respect ou un dédaignieux silence. Il semblait que cet infortuné jeune homme, égaré par de pernicieux conseils, n'eût été poussé à sa rébellion que pour servir à masquer, derrière un simulacre de politique, les capitulations de ses partisans.

D'où venait l'argent qui alimentait la cassette dispendieuse du jeune prince ? On n'avait pas d'argent pour la lutte électorale, à peine vingt ou vingt cinq mille francs et l'on en trouvait cependant pour subvenir aux dépenses somptuaires de cet étrange prétendant, sous le couvert duquel son singulier parti vivait au ennemis de sa race et de ses principes toutes les positions électORALES !

« Nous sommes bien obligés d'aller aux orléanistes ; ils ont l'argent ! » disait, à la salle Rivoli, un journaliste impérialiste discourant devant trois ou quatre cents auditeurs stupéfaits.

LE PRINCE VICTOR

Combien je m'expliquai alors et les choses tout d'abord inexplicables du parti et l'indignation douloureuse du Prince Napoléon ! On livrait tout à l'ennemi, moyennant quelques sièges réservés à l'état-major. Le Prince Victor couvrait cela !

J'avais été de ceux qui n'avaient cru qu'à demi à la dissidence effective du prince Victor. Au lieu d'adopter de ce fait l'explication simple, j'en avais, malgré l'exlication compliquée. J'avais cru à une manœuvre politique, à une fausse sortie pour rallier d'un côté les gens à tendance monarchique, tandis que le prince Napoléon, content avec sa conduite antérieure s'efforçait de rallier les républicains. Je confessai un jour au prince le doute où j'étais à ce sujet et, faisant discrettement allusion on l'origine du prince Victor, petit-fils par sa mère de Victor-Emmanuel, je lui dis en riant le vers d'Hugo : La Savoie et son duc sont pleins de précé- [pices.]

Le prince eut un soubresaut presque de colère.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, un enfant que j'ai élevé on ne saura jamais avec quelle sollicitude, je l'aurais précipité moi-même dans ce gouffre où il risque l'honneur !... Il y a des sujets auxquels il ne faut pas toucher » ajouta-t-il avec tristesse.

« On me l'a débauché dès le régime et il m'est revenu ici avec des mots tout faits : Je suis une page blanche, m'a-t-il dit, comme si l'on pouvait être une page blanche quand on porte le plus grand nom de la Révolution et qu'on porte avec soi les plus hautes solidarités de son siècle ! »

Le prince était assez agité ; il aimait des cigarettes et les jetait, puis s'en prenait à une esbèce de courroux d'écolier qu'il roulait et déroulait sans cesse, en arpentant toute la longueur de son cabinet. L'orgueil paternel s'élevait

néanmoins quand on lui disait du bien de son fils.

« Il a grand air, lui dis-je, et l'on sent qu'il est quelqu'un, mais il a un grand avantage sur son père.

— « Lequel ? dit le prince.

— « Il a moins d'esprit que vous et il aura moins d'ennemis.

— « Bah ! grommela le père.

— « Cependant, s'il revenait !...

— « Il ne reviendra pas que je ne l'aie remboursé jusqu'au dernier centime les subsides inconnus du vit. Il faut donc qu'en avoue la source, qu'il prenne l'engagement de congédier sa maison politique et de se soumettre à la direction que seul j'ai le droit d'imprimer à mon parti. Il lui ira donc des voyages pour s'instruire, comme son frère. »

Le prince, dans la haute probité qui est un des traits de son caractère, est demeuré inébranlable sur les conditions qu'il a mises au retour de son fils aîné.

Quant à son autre fils, c'est avec un soin jaloux qu'il veille encore sur lui.

« On m'a volé le premier, disant il à quelqu'un, je ne veux pas qu'on me vole aussi le second. »

Et depuis, il achève de le former par de longs voyages avec des compagnons choisis, ou par du service militaire dans les armées étrangères, passant à dessein de l'armée italienne à l'armée russe, selon que les fluctuations de notre politique extérieure font de l'une ou de l'autre ou de l'autre une alliée éventuelle de l'armée française.

LE PRINCE LOUIS

Le prince Louis est d'ailleurs très différent de son frère. Autant celui-ci est Savoie, autant celui-là est Bonaparte. Le prince Victor a de frappants traits de ressemblance avec le roi Humbert ; le prince Louis était, il y a cinq ou six ans, le portrait vivant de Bonaparte à Brienne. Il y a chez le cadet beaucoup plus de vivacité, de spontanéité et de malice aussi que chez l'aîné, qui est un tacticien bonasse, aimant les gens gais sans l'être lui-même. Je ne crois pas me tromper beaucoup en avançant que dans l'entourage du prince Napoléon, ou à l'extérieur, il y avait une exhortation possible, si le prince Victor persistait dans sa révolte. Je ne crois pas non plus très éloigné de la vérité en disant qu'il y a présentement des velléités de groupement autour du prince Louis. Si l'on a renoncé au premier projet, quelques réveurs caressent le second, pour le cas où la succession napoléonienne viendrait à s'ouvrir.

Il semble qu'étant données la caducité des lois d'hérédité et le retour manifeste au principe électif du suffrage universel ne saurait être asservi au droit d'aînesse, qui ne reconnaît d'ailleurs à aucun titre le code Napoléon.

A PROPOS DE SEDAN

Je dois relater ici un projet qui traversa un instant l'esprit du prince Napoléon.

J'avais remarqué, pendant mon long séjour dans les Ardennes, combien les villages témoins de la bataille de Sedan étaient restés bonapartistes. On ne saurait imaginer de population plus profondément attachée au nom de Napoléon que celle qui a été témoin de son tragique naufrage. A Saint-Menges, Illy, Flonq et autres grosses localités des environs de Sedan, il a été pendant plus de quinze ans à peu près impossible de faire une réunion publique sans y crier : Vive l'Empereur !

En apprenant ces détails, le prince Napoléon eut la pensée d'en tirer le parti qui convenait dans la circonstance, et il songea à la possibilité de poser sa candidature à Sedan.

Je ne lui dissimulai pas qu'aux yeux de beaucoup de ses adversaires, un tel acte serait considéré comme un adaudieux défi à l'opinion publique. Mais le résultat seul importait et primait d'avance tous les commentaires. D'ailleurs l'armée elle-même était intéressée à ce que la population témoin de ses héroïques sacrifices fit justice des accusations dont elle avait été l'objet. On avait douté de sa bra-

voure et incriminé son inertie, comme il arrive à la suite de tous les grands revers ; le Suffrage universel la laverait, la vengerait et la relèverait du même coup, par un verdict souverain qui retiendrait jusque chez ses vainqueurs. Quant à la politique napoléonienne, elle avait tout à gagner et rien à perdre à une telle manifestation. Si l'on réussissait, c'était pour l'Empire une sorte d'amnistie.

Seul, un Napoléon avait assez de grandeur et de prestige pour avouer les fautes commises et pour affronter cette épreuve. Elle était même indispensable, après de si grands malheurs, pour réhabiliter le nom de Napoléon et rompre la glace avec le pays.

Au surplus, le maréchal de MacMahon qui commandait à Sedan et qui n'avait échappé que par une heureuse providentielle à la douleur de signer le revers, n'avait-il pas été président de la République ?

Le prince suivit cette communication avec un intérêt visible. Même il l'interrompit pour appuyer les constatations que je lui développais par des souvenirs de 1814 et de 1815 ; disant que c'étaient précisément les départements à cette époque que les plus éprouvés par l'invasion qui avaient, en 1848, donné le plus de voix à Louis Napoléon. Tant il est vrai que l'aversité partagée crée des liens plus puissants que la fortune.

En fin de compte, le prince ne crut pas aux possibilités pratiques. Son scepticisme, sa défiance de lui-même, la préoccupant méticuleuse excessive chez lui de prévoir les moindres détails d'exécution et d'y pourvoir d'avance, sans rien laisser au hasard et sans se fier aux collaborations spontanées que les événements, quels qu'ils soient, attirent ou provoquent, lui firent rejeter ce projet, dont il ne s'ouvrit même à aucun autre de ses amis.

Avec le prince Napoléon, il faut toujours être en état de lui dire ce qu'on fera dans trois mois, à trois heures moins un quart ; sinon, il n'y a rien de fait.

HORRIBLE AFFAIRE

Frederickton, N. B. — Une affaire horrible est arrivée de bonne heure ce matin dans un maison de la rue du Régent, habitée par un journaliste du nom de James Murphy. Il appert que Murphy et sa femme se sont dit des gros mots ce jour-là, le mari et la femme se disputant à propos de leur enfant, la malheureuse femme, qui redoutait terriblement la colère de son mari, s'est enfuie dans un autre appartement et là, prise tout à coup de désespoir, elle a d'abord tenté de s'étrangler avec ses doigts mais ne réussissant pas, elle s'est emparé d'une corde, l'a attachée solidement à un endroit dans le mur, puis elle s'est pendue. Quand le mari est arrivé pour couper la corde il était trop tard ; la malheureuse femme avait cessé de vivre. Le coroner Goughland a commencé une enquête cet après-midi sur le cadavre en présence de Murphy qui a été arrêté.

Murphy jouit d'une très mauvaise réputation dans l'arondissement où il reside. Il battait fréquemment sa femme qui a tenté déjà trois fois de se suicider. La défunte n'était âgée que de 23 ans.

UNE BELLE FAMILLE

Il y a quelques semaines est arrivé à Barcelone un vieillard de quatre-vingt-trois ans, né en Galice, qui avait quitté son pays à vingt ans pour aller chercher fortune en Amérique.

Ce vénérable nonagénaire, nommé Lucas Negreiros Paez, est revenu en Espagne avec sa famille qui se compose ainsi : 16 filles dont 6 veuves, 9 maries, et 1 jeune fille ; 23 fils, dont 4 veufs, 13 maries et 6 garçons, 34 petites filles dont 3 veuves, 22 maries et 9 jeunes filles ; 47 petits fils dont 4 veufs, 26 maries et 17 garçons ; 45 arrière petites filles dont 2 maries et 43 jeunes filles. 39 arrière petits fils dont 3 garçons, 3 arrière arrière petites filles, 72 garçons et bras.

Au total 279 personnes.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

Tapisseries — POUR — Pans et PLAFONDS.

J. B. DUFORD, 70 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements.

J. F. BELANGER, 159 Rue Bank

VENEZ :: EXAMINER

Nos Articles et les prix pour notre VENTE ANNUELLE à BON MARCHÉ. Montres en Or et en Argent. Chaines, Jones, Épinglettes et Boucles d'oreille. Aussi Argentierie, Horloges et Objets de Fantaisie. Le plus fort Stock de la ville en Gros et en Detail.

98 RUE RIDEAU.

A. & A. F. McMillan

Repérations de Montres et Bijoux une spécialité.

NOUS ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.

On trouve nos prix bas.

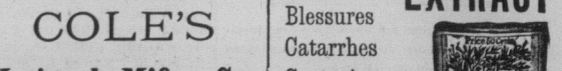
Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiseront en venant les acheter maintenant.

COLE'S

National M'fg. Co.

100 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME Oppressions, Catarrhes, et toutes les toues. A obtenu les plus hautes récompenses. Dépôt dans toutes les pharmacies.



KENDALL'S SPAVIN CURE. The Most Successful Remedy ever discovered, for the cure of Spavin, Swelling, and all other ailments of the horse.

KENDALL'S SPAVIN CURE. Price: 25 cents per bottle for all Druggists. At any drug store or by mail from the proprietor, Dr. J. J. Kendall, 100, Broad Street, New York, N.Y.

KENDALL'S SPAVIN CURE. For all ailments of the horse, including Spavin, Swelling, and other ailments.

Hotel Saint Louis 43-45 Rue YORK, OTTAWA.

ISRAEL MOREAU, (Du Montreal House, rue Queen Ouest.) PROPRIETAIRE.

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémostorrhagies Inflammations

SOLE'S Pond's Extract

SOLE'S Pond's Extract. For all ailments of the horse, including Spavin, Swelling, and other ailments.

Parfums Ess. ORIZA SOLIDIFIES. Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer.

poste d'Ottawa

Table with exchange rates for various locations: M.P., M.A., M.P., M.M., M.M. Rates listed for various destinations.

MAître de Poste. ÉNEAU. Remplissant le FEU sans...